

L'HEURE de la justice est enfin venue ; à l'occasion du centenaire de la naissance de Liszt, de grands festivals s'organisent où l'on entendra ses œuvres dans des exécutions grandioses ; il n'est plus permis de dire que l'auteur de *Christus*, de *Sainte Elisabeth*, de la *Messe de Grand*, des symphonies *Dante* et *Faust*, des *Poèmes symphoniques* écrivait de la *musique de pianiste* ; et l'on pourra parler du merveilleux virtuose sans risquer de faire tort au génial compositeur.

Musique de pianiste ! mais Mozart était le plus grand pianiste de son temps ! Beethoven fut un pianiste de premier ordre ! et si l'on n'en peut dire autant de Sébastien Bach, c'est que le piano, de son vivant, n'était pas encore inventé, mais il a été un organiste et un claveciniste sans rival.

Malheureusement pour Liszt, il était un pianiste prodigieux, tirant de l'instrument des effets inconnus, le transformant de fond en comble, comme Paganini avait transformé le violon ; et il ne semblait pas qu'il pût s'évader d'une aussi colossale spécialité.

Et cependant, ce n'est pas cette virtuosité, si étonnante qu'elle fût, mais son admirable nature musicale, qui constituait sa valeur ; alors qu'on l'accusait de faire triompher le Piano, aux dépens de la Musique, il s'efforçait, au contraire, d'y introduire l'Orchestre. Par des prodiges d'ingéniosité, substituant à la traduction littérale, et par cela même infidèle, la traduction libre, il arrivait à faire vibrer sur son instrument les sonorités des symphonies de Beethoven, de la *Symphonie Fantastique* de Berlioz. Dans ses moindres pièces pour piano, dans ses *Fantaisies* même écrites sur des motifs d'opéra, le sentiment de l'Orchestre intervient, et donne aux choses les plus futiles en apparence un caractère esthétique.

La plupart de ses inventions étant tombées dans le domaine public, on n'a plus conscience, à notre époque, de la profonde métamorphose qu'il a opérée dans la manière de traiter l'instrument, de l'étendue des ressources qu'il lui a données. Ce fut une véritable révolution ; la puissance de la sonorité parut doublée. Lorsqu'on entend, à distance, telle de ses œuvres, il semble que quatre mains y sont employées.

Par de nouveaux doigtés, il a ouvert un champ immense aux arabesques dont le Piano ne saurait se passer, et qui évoluaient avant lui dans un cercle assez restreint. Ceci dit sans faire injure à Chopin dont les inventions en ce genre ont été si précieuses.

Il a développé dans des proportions inusitées le rôle de la main gauche.

Dans l'ancienne musique de piano, chaque main a son rôle déterminé d'où elle ne sort guère ; c'est de la musique *dualiste*, à deux éléments.

Au quatuor, à l'orchestre, c'est autre chose ; la construction musicale y comporte trois éléments (en principe, bien entendu) : le chant, la basse, et une partie intermédiaire, plus ou moins complexe.

Liszt voulut transporter cette triade sur le piano, et il le fit au moyen de la main gauche, la dirigeant incessamment des notes graves à celles du médium de l'instrument. La pauvre main gauche n'était pas habituée à cette gymnastique ; pour accomplir ses nouvelles fonctions, elle dut acquérir une souplesse et une agilité dont elle n'était pas coutumière.

CAMILLE SAINT-SAËNS

Cela ne se fit pas sans une certaine résistance bien oubliée aujourd'hui. Certaines compositions de Liszt, qui passaient naguère pour injouables, sont maintenant monnaie courante parmi les jeunes élèves des Conservatoires. Sur le piano comme sur tous les instruments, la virtuosité a fait partout d'énormes progrès.

Ah ! cette virtuosité, en a-t-on dit assez de mal ! l'a-t-on assez combattue, au nom de l'Art avec un grand A ! Se souvient-on de cette guerre absurde, impie, déclarée aux concertos, fussent-ils de Beethoven et de Mozart ?

Il était impossible d'être plus complètement dans le faux.

En premier lieu, il faut le dire bien haut : en art, la difficulté vaincue est une

beauté. Théophile Gautier l'a proclamé dans des vers immortels ; après un pareil témoignage, la cause est entendue.

En second lieu, la virtuosité est un puissant auxiliaire de la musique dont elle étend le domaine dans d'énormes proportions. C'est parce que les instrumentistes sont devenus tous des virtuoses que Richard Wagner a pu prodiguer ces richesses qui vous ravissent, et vous seraient restées ignorées sans le secours de cette virtuosité que vous affectez de mépriser.

Mais la beauté n'existe, en pareille matière, que lorsque la difficulté est réellement vaincue au point que l'auditeur n'en ait pas conscience. On entre ainsi dans la région de l'exécution supérieure où Liszt régnait en souverain, avec une aisance divine. La puissance, la délicatesse, l'accent du rythme, le charme, il avait tout, avec une chaleur moûte, une impeccable précision, possédant en outre ce don de suggestion qui fait les grands orateurs, les tribuns, les entraîneurs des foules.

Quand il interprétait les grands classiques, il ne substituait pas, comme on fait si souvent, sa propre personnalité à celle de l'auteur ; mais il semblait aller chercher au fond de l'œuvre son véritable sens, qui parfois échappe aux meilleurs exécutants.

Ainsi procédait-il, d'ailleurs, dans ses transcriptions. La *Fantaisie sur Don Juan* éclaire de leurs inattendues les profondeurs du chef-d'œuvre de Mozart.

Liszt a laissé d'admirables et terrifiantes Études qui sont d'un grand secours pour le travail du piano. Il avait aussi écrit une Méthode. Celle-ci, imprudemment confiée, alors qu'elle n'aurait dû sortir des mains de l'auteur que pour passer dans celles de l'éditeur, a disparu. C'est un malheur irréparable ; par cette Méthode, le précieux enseignement se serait perpétué à travers les âges et aurait combattu les mauvais principes que des professeurs consciencieux mais déplorables répandaient avec abondance à travers le monde...

Ah ! que n'ai-je l'art de peindre avec les mots ! Pendant que j'écris, je revcis, chez Gustave Doré, cette grande figure pâle promenant sur l'assistance des regards ascinateurs, tandis que, sous ses mains, en apparence inconscientes, avec une prodigieuse variété de nuances, murmuraient, grondaient, mugissaient, rugissaient les ondes de la légende *Saint François marchant sur les flots* !

On ne reverra jamais, on ne réentendra jamais rien de pareil.

CAMILLE SAINT-SAËNS.